

besoins des églises pauvres, l'établissement et le soutien des missions. En effet, Rome n'est-elle pas la source, le bercaïl, la maison-mère de ces milliers de saints missionnaires qui arrosent les régions les plus éloignées de la terre de leurs sueurs, et au besoin de leur sang, pour la propagation de la foi et de la civilisation chrétienne ? Avec ces revenus combien d'œuvres catholiques étaient fondées et entretenues, combien de misères étaient adoucies, combien d'âmes étaient instruites et éclairées. Que fait le gouvernement d'Italie ? Sans autorité, il se substitue à l'Eglise. Il lui enlève les dépôts sacrés confiés à sa charge. Et dans quel but ? Pour se populariser, en paraissant charitable et compatissant, et par là combattre le pape avec plus de succès. C'est donc faire de ses biens un tout autre emploi que celui auquel les donateurs les destinaient, et par conséquent c'est le vol pur et simple. Les ennemis de Jésus-Christ ont bien compris que ce coup serait sensible à l'Eglise. En effet conceit-on une Eglise à laquelle on ôte les moyens d'enseigner, de secourir les pauvres, de recevoir les malades dans ses hospices ? Ah ! l'idée qui a présidé à la confection de ces lois est satanique. On a voulu humilier le clergé. Le religieux est à la ration de 300 à 600 francs par an, il lui est défendu de vivre sous le même toit que ses frères. Le gouvernement croyait par là désorganiser le clergé, le disperser, et d'isoler ainsi le pape pour en faire une victime plus facile. Vains efforts !

Le Vatican a toujours refusé de reconnaître ces lois. Pie IX et Léon XIII ont formellement interdit aux religieux d'accepter ou de subir ce rôle humiliant. L'obéissance du clergé romain, l'accroissement prodigieux du denier de Saint-Pierre, la multiplicité et l'importance des dons des catholiques ont déjà prouvé au gouvernement italien qu'il s'était grandement trompé en traitant le pape comme un évêque ordinaire sans fonction ou influence politique.

LE CARÈME

Alors que les rigueurs de l'hivers sont passées, mais que la douce tiédeur du printemps n'est pas encore venue ; alors que la société des villes commence à se lasser des bruyants et stériles plaisirs qui l'ont agitée pendant les mois de frimas et de neige ; tout-à-coup un grand silence se fait dans nos cités, la folie avec ses masques et ses cris, ses bals et ses cavalcades, ses saturnales dégoûtantes et ses enfantillages impies, se tait.

Et qui a si subitement rendu la raison à tout ce monde atteint de vertige ?

La religion ; elle a répandu un peu de cendres sur toutes ces têtes en délire, et les voilà redevenues calmes ; ces hommes qui faisaient tant de bruits tout à l'heure, ont écouté la voix qui partait des sanctuaires, et qui leur criait.

« Hommes, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras dans la poussière. »

Ce *Memento* donné par l'Eglise a été le remède à l'aliénation de la foule. Le *Mercredi des cendres* a ouvert la sainte quarantaine, et voici commencés les jours de jeûne et de prières, de retraite et de mortification ; maintenant, celui qui restera dans l'ignorance, celui qui ne se lèvera point des ombres de la mort, où il était assis, en vérité, sera bien coupable ; car la religion, cette mère de tous les hommes, offre de tous côtés des secours et des lumières, du repos et des consolations.

Voyez toutes les églises, leurs grandes portes sont ouvertes ; regardez tous les autels, les cierges y brûlent avec l'encens ; écoutez sous toutes les vieilles voûtes, ce sont les prêtres du Dieu de miséricorde qui invitent au repentir, et qui annoncent le pardon.

Pendant la folle saison, nous avons tous, plus ou moins,

goûté des plaisirs du monde ; eh bien ! voici que la journée est finie, que les affaires et les travaux ont cessé ; voici que nos églises sont bien belles, bien inspirantes, avec le jour mourant derrière leurs vitraux : entrons-y, et voyons si les prêtres disent vrai, voyons si le joug du Seigneur est léger.

Le mercredi des cendres a, comme tous les jours de pénitence, beaucoup perdu de son ancienne austérité. Aujourd'hui l'Eglise, est pleine d'indulgence et a rendu à ses enfants le jeûne bien plus facile qu'autrefois ; notre délicatesse s'effrayerait si je lui disais toute l'austérité du carême. Il y a deux cents ans, alors dans toute une ville on n'aurait pas trouvé dix familles qui ne fissent pas *maigre*, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques. Si, pour les malades, les bouchers vendaient encore quelques livres de viande, on ne les voyait pas, et c'était pendant la nuit que cette viande était portée dans les maisons.

Demander de ne pas jeûner, de ne pas être condamné à faire maigre tout le carême, c'est un acte d'obéissance, c'est déjà se sevrer du plaisir de faire sa volonté ; c'est reconnaître l'autorité de l'Eglise et s'avouer son vassal ; et quand, dans tous les esprits et dans tous les cœurs, il y a un besoin effréné d'indépendance et de liberté, il faut savoir tenir compte du plus petit acte de soumission.

C'est donc une chose bonne et salutaire que cette trêve que le carême commande, que cette séparation d'avec les affaires et les plaisirs, que cette absence des festins. Hommes vivant dans le monde, nous savons tous les entraînements qu'il y a dans les saisons des banquets et des bals ; mais c'est de bonne foi que nous le demandons : est-ce autour des tables, est-ce dans la foule d'une fête, que les grandes pensées nous viennent ? Non ; il faut rendre à chaque chose ce qui lui appartient.

Le bruyant tumulte du monde, qui n'est pas sans charme, donne l'étourdissement et parfois l'oublie momentanément des peines.

La retraite donne la paix et le saint enthousiasme.

L'un enivre, l'autre élève.

Voici une "LÉGENDE IRLANDAISE DU CARÈME."

L'institution du Carême ne plaisait guère à l'antique ennemi du genre humain ; de nombreuses légendes racontent les ruses qu'il employait pour empêcher les hommes de faire pénitence et pour ravir les âmes à Dieu.

Dans les vallées de la verte Erin, il n'est pas un berger qui ne connaisse la poétique légende qui suit :

Il y a bien longtemps de cela, la vieille Irlande était plongée dans une misère horrible, et les pauvres chrétiens ne savaient plus à quel saint se vouer.

Un jour, on vit arriver dans un village, montés sur des chevaux noirs dont la ferrure était d'or, deux riches inconnus : une mule chargée de sacs remplis d'or les suivait.

Leur munificence attira tous les regards, et une nuée de mendiants assiégea leur hôtel. Mais, chose extraordinaire, au lieu de sortir la joie sur le visage, la plupart s'en retournaient tristes et la honte au front. C'est que les deux inconnus étaient des acolytes de Satan ; ils achetaient, à beaux deniers comptants, les âmes pour le roi des enfers, et voilà pourquoi plus d'un chrétien, en sortant, était triste et comme un *corps sans âme*.

Dans les environs vivait Kitty O'Connor, dame de grande vertu et de haute noblesse ; elle était la providence des malheureux. Ayant ouï parler du trafic odieux de ces mécréants, elle vendit ses châteaux, ses terres, bois et prairies, et distribua tous les jours de larges aumônes aux pauvres, qui n'allèrent plus se vendre aux commis-voyageurs du malin esprit.

Voyant leur commerce ruiné, ceux-ci employèrent la ruse. Un valet infidèle, qu'ils soudoyèrent, déroba le trésor de la belle Kitty.